

24 images

24 iMAGES

Le retour de la qualité française

Milou en mai de Louis Malle

Thierry Horguelin

Number 48, March–April 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24786ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Horguelin, T. (1990). Review of [Le retour de la qualité française / *Milou en mai* de Louis Malle]. *24 images*, (48), 75–75.

LE RETOUR DE LA QUALITÉ FRANÇAISE

par Thierry Horguelin



Michel Duchaussoy, Bruno Carette, Martine Gautier, Harriet Walter, Miou-Miou, Michel Piccoli et Dominique Blanc.

Milou en mai est un nouveau triomphe de cette si belle unanimité où se célèbrent, du côté des médias, les noces heureuses de la critique et de la promotion. En France, Louis Malle a réussi le tour de force de réconcilier la droite hargneuse du *Figaro* et la gauche BCBG du *Nouvel Observateur*, qui communient dans le frisson du «petit supplément d'âme» si prisé. Les adjectifs sont prêts à orner les placards publicitaires. D'un article et d'un journal à l'autre, le commentaire fait appel au vocabulaire inépuisable de la «finesse» et du «non-dit», de la «tendresse» et de la «nostalgie», du «chaud au cœur» et du «petit miracle». On évoque, dans une méprise et une confusion totales, les ombres tutélaires de Tchekhov et de Renoir. Il est si bon de retrouver la famille et la maison ancestrale, les promenades champêtres et la pêche aux écrevisses, les vieillards encore verts et la fausse candeur des enfants, les petits bourgeois odieux «mais au fond si touchants», la France, enfin, quoi. Plus encore que le très surfait *Au revoir les enfants*, *Milou en mai* baigne dans la soupe tiède du consensus.

Au milieu de ce concert d'éloges et de pâmoisons, est-il permis d'avancer qu'en l'occurrence la «petite musique des sentiments» est aussi discrète qu'un orphéon de sous-préfecture et que la «fraîcheur» de l'entreprise est passablement faisandée? On ne reprochera pas à Malle d'évoquer Mai 68 par le petit bout de la lorgnette, à travers une galerie de personnages médiocres réunis loin de Paris, à la mort de l'aïeule, pour le partage de l'héritage, où chacun rivalise d'infamie, de petitesse et de calcul intéressé — et tremble en écoutant à la radio les nouvelles des grèves et des barricades. On lui passera le convenu de la facture: réunion de famille, vieilles rancunes qui ressourdent, unanimité à petites touches et microcosme révélateur. Encore fallait-il oser aller jusqu'au bout de la haine, de la dérision et du grotesque, au lieu de s'en tenir à une esthétique de téléfilm, à une manière chichiteuse et popote, à une position confortable de pion qui distribue les

bons et les mauvais points. On ne fera même pas au film l'injure de se demander ce que Buñuel ou Chabrol auraient fait d'un pareil sujet, ce serait trop injuste, mais c'est peu dire que Malle rate complètement, aux trois quarts du film, le dérapage contrôlé vers l'absurde, quand tout son joli monde va se planquer en forêt pour fuir la «Révolution» qui gronde aux portes: ce pourrait être réjouissant dans le drôlatique et l'hénaurme, ce n'est qu'un peu plus désolant.

Quand il ne se contente pas d'une caricature aussi sommaire qu'inoctive (Miou-Miou en bourgeoise réac ou le couple d'industriels ignobles) ou fausement «sympathique» (le routier gaillard) *Milou en mai* s'enlise dans la médiocrité d'une psychologie du «petit détail signifiant» où tout est souligné plutôt trois fois qu'une. Milou est un rêveur et un poète: il ne suffit pas qu'il lise Virgile aux abeilles, qu'il soit candide et qu'il trousse la bonne, il faut encore qu'il tache sa chemise tous les trois plans. Ce n'est pas assez que Claire soit une nièce malaimée, orpheline et lesbienne, il faut aussi qu'elle boite (bonjour Anouilh). Chacun a droit à son quart d'heure de bassesse et à sa minute d'émotion qui le rachète: telle qui avait un grand cœur révélera sa cupidité véritable, telle qui ne suscitait que l'antipathie «soubliera» dans la paille et méritera sa tirade sur l'air de «personne ne m'aime».

On est très loin du «tout le monde a

ses raisons» trop cité de Renoir, qui demande tout ensemble pas mal plus de générosité et de cruauté. On est très près, en revanche, du piètre pinaillage d'un Clouzot. Après Tavernier, Malle retrouve le ton rance, mesquin et veule de la «qualité française» des années 50. Le cinéaste qui, avec bien d'autres, faisait le coup de force à Cannes en 68 en démissionnant du jury par solidarité avec les étudiants, a compris que l'exploitation du mouvement de mai était une entreprise rentable pour peu qu'on la réduise à son folklore, avec un mélange bien tempéré d'attendrissement et d'ironie. Le seul «jeune» délégué par le scénario pour défendre à table les idées de mai se fait vertement rappeler à l'ordre: il n'est lui aussi, après tout, qu'un fils de bourgeois, fier de montrer aux dames ses cicatrices de coups de matraque. *Milou en mai* plaide sans grandeur pour la paix dans les chaumières, le rabiboilage des familles et de la nation. Un certain cinéma français n'en a décidément pas fini de ressasser sa misère. ■

MILOU EN MAI

France 1990. Ré.: Louis Malle. Scé.: Jean-Claude Carrière et Louis Malle. Ph.: Renato Berta. Mus.: Stéphane Grappelli. Int.: Michel Piccoli, Miou-Miou, Michel Duchaussoy, Dominique Blanc, Harriet Walter, Bruno Carette. 108 minutes. Couleur. Dist.: Alliance/Vivafilm